



LE MASSACHUSETTS.

Cuirassé de la flotte des Etats-Unis.

Washington, 22 mars.—Toutes les craintes des fonctionnaires du département de la marine au sujet du cuirassé Massachusetts, qui avait échoué dans le port de Pensacola hier, en pressant la mer, se sont évanouies ce matin en recevant du capitaine Reisinger, commandant de l'arsenal de Pensacola, la dépêche suivante datée de Warrington, Floride, le 22 mars: "Massachusetts à flot vers cinq heures du matin; remarqué par le Leonidas." D'un autre côté, l'amiral Farquhart, commandant en chef de l'escadre du nord de l'Atlantique, a envoyé au département de la marine la dépêche suivante datée de Pensacola le 22 mars: "Massachusetts remis à flot, apparemment sans avarie. Partirons dès l'aube nous aurons embarqué des approvisionnements."

TEMPERATURE

Du 22 mars 1901.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Rows include Fahrenheit, Celsius, and specific temperature readings for different directions.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles and sections for the next day's issue, including 'Notes et souvenirs', 'Le merveilleux', 'Le bifard mystérieux', etc.

Les travaux du Mississippi.

Dieu! qu'il est difficile de réaliser dans les faits les progrès qui obsèdent depuis longtemps les esprits, même dans les pays qui ne piquent, avant tout, d'être essentiellement progressistes!

L'établissement de docks à Alger. Mais nous savons dès aujourd'hui que les docks dont on nous promet l'arrivée et dont l'installation doit provoquer des fêtes publiques, ne seront pas ici, quand le Président traversera notre ville pour aller honorer la Californie de sa présence.

UN DISCOURS

M. DE BULOW AU REICHSTAG.

Le comte de Bülow a prononcé ces jours derniers au Reichstag un grand discours politique, attendu depuis quelques jours. Le Parlement et l'opinion publique allemande désiraient de lui des éclaircissements sur les relations intervenues entre l'Allemagne et l'Angleterre depuis le changement de règne, ainsi que sur les rapports actuels de l'empire avec le voisin de l'est, la Russie.

n'est dépendant d'elle. (Vifs applaudissements sur les bancs de la droite et de la gauche.) Supposer que nous serions prêts, en toutes occasions, à suivre, sans discuter ou sans critique, la direction d'une puissance étrangère quelle qu'elle soit, ce serait plus là l'attitude de notre part que preuve d'amitié, mais un acte de vasselage.

Considérant la crise dont souffre l'agriculture, je tiens pour absolument nécessaire une élévation des droits de douane sur le blé et sur le seigle; ces relèvements de droits doivent cependant être limités par les facultés de production et d'exportation de l'industrie allemande et aussi par le souci de conserver aux ouvriers allemands des conditions de vie favorables.

LE DRAPEAU.

Il faut avoir été soldat, il faut avoir passé la frontière et marché sur les chemins qui ne sont plus ceux de la France; il faut avoir été éloigné du pays, sévré de toute parole de la langue que l'on a parlé depuis l'enfance; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigues, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui olapote là-bas, au centre du bataillon: il faut n'avoir eu, dans la fumée de la bataille, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchiré pour comprendre, sentir tout ce que contient dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau.

tant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se passe pour lui trouver la poitrine ou broyer sa poitrine. Il semble que tous les cœurs du régime tiennent à sa hampe par des fils invisibles. La perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffler un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non! vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui dès lors le tortore et le déchire. Le drapeau est là-bas! Il l'ont pris, ils le gardent! Nuit et jour il y songe, il en rêve, il en meurt parfois! Qu'est ce qu'un drapeau? Vous me direz: Un symbole... Et qu'importe qu'il figure ici ou là, dans une revue ou un apothéose! Symbole oui; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au fond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir.

M. COPPÉE N'EST PAS CANDIDAT.

Du Gaulois: Au lendemain du bannissement de Déroulède, et sur sa prière, j'avais accepté de me présenter dans la Charente afin d'occuper momentanément sa place. Cette résolution et l'accueil excellent que je reçus à Angoulême peu de temps après ont contribué, je le crois, à l'ajournement de ce vote de déchéance par lequel la majorité parlementaire vient de se couvrir de honte une fois de plus, et je suis très heureux d'avoir pu rendre naïgère ce service au cher proscrit.

Aujourd'hui, la situation n'est plus la même. A plusieurs reprises et avec une extrême insistance, Déroulède a déclaré que, pour faire triompher l'idée plébiscitaire, il s'adressait aux seuls républicains. Or, nous sommes bien loin d'être si intransigeants, mes amis de la Ligue de la Patrie Française et moi. Nous supplions simplement les bons citoyens de tous les partis de balayer d'abord la pourriture parlementaire, qui infecte actuellement notre malheureux pays, et de fonder ensuite, s'il se peut, une république plus habitable. Pour ma part, j'accepterais très volontiers le moyen plébiscitaire, mais tout autre solution m'agréerait, pourvu qu'elle fût radicale et prompte. N'importe quoi plutôt que ce parlementarisme en putréfaction! C'est le vœu que j'entends sans cesse exprimer par les braves gens qui se groupent, toujours plus nombreux autour de nous. Déroulède qui sait que je l'admire, que je l'aime et que je le plains de tout mon cœur, comprendra que je ne puis, dans cet Etat d'esprit, soutenir son programme, selon moi trop exclusif. Il connaît d'ailleurs mon sentiment à cet égard, et je lui en écris encore, assez récemment, que je croyais bien plus aux hommes qu'aux institutions, aux hommes ouvriers qu'aux bons outils. Je ne me présenterai donc pas devant les électeurs de la Charente et je continuerai de me consacrer tout entier, auprès de mon vaillant ami Jules Lemaitre, à l'œuvre d'assainissement

national si courageusement poursuivie par la Ligue de la Patrie Française.

Un Nouveau Fourrage.

An cours de sa dernière séance, l'Académie des sciences a pris communication d'une note de M. A. Ch. Girard, professeur à l'Institut agronomique, décrivant les avantages que présenterait l'utilisation de l'ajonc comme substance alimentaire de bestiaux. L'ajonc, qui appartient à la famille des légumineuses, couvre de vastes surfaces appelées landes. La valeur alimentaire de cette plante peut être précisée par la relation suivante. 250 kilogrammes de foin de prairie naturelle ou artificielle. C'est la partie épaisse de la plante qui possède la plus grande valeur alimentaire; mais l'ajonc doit être broyé. Après avoir étudié les conditions de la culture de l'ajonc et le sol où il prospère, M. A. Ch. Girard assure que, sur des terres presque stériles, on peut recueillir 20,000 kilogrammes d'ajonc à l'hectare, soit l'équivalent d'une récolte de 8,000 kilogrammes de foin à l'hectare. C'est le rendement des terres les plus fertiles. L'ajonc est donc, suivant l'expression de l'auteur, la plante d'or des terrains primitifs comme le lupin est la plante d'or des terrains sablonneux.

LA QUESTION DU SANG.

Un médecin allemand, le docteur Uhlenfuth, de l'Institut d'hygiène de Greifswald, déclare avoir trouvé le moyen de distinguer sûrement le sang des hommes de celui des autres mammifères, même à l'état de dessiccation. Cette découverte, si elle est confirmée, serait d'une grande importance pour la médecine légale, souvent impuissante jusqu'ici à se prononcer d'une façon catégorique. Et, bien souvent les jurés et les juges n'avaient pour se former une opinion sur la culpabilité d'un accusé, que des déclarations forcément incertaines de médecins experts.

THEATRES. CRESCENT.

Suivant sa louable et agréable habitude, le Crescent nous donne demain une amusante comédie une bouffonnerie qui est appelée à un grand succès: "Brown in Town". C'est l'histoire d'un brave garçon qui s'est amouraché d'une gentille fille qu'il a épousée malgré ses parents et qui raconte toute sorte de calembredaines pour éviter d'être déshérité. Les scènes sont très amusantes et attireront la foule de ceux qui aiment à rire. En attendant la première de "Brown in Town", "Arizona" achève brillamment la série de ses succès au Crescent où la salle ne désemplit pas.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Les "Twentieth Century Maids" fait toujours florès à l'Académie, ce qui n'empêche pas le directeur Morris de changer à peu près tout son programme à partir de demain soir—acteurs, chanteurs, danseurs, acrobates. M. Morris a la spécialité de la variété au théâtre. Aussi l'on peut se rendre à coup sûr à son théâtre, surtout quand on est amateur de nouveautés.

GRAND OPERA HOUSE.

Le public se porte en masse, depuis dimanche, au Grand Opera House pour aller applaudir le très original et très brillant drame, "The Cherry Pickers". Aussi, ce soir, complotons-nous trouver une salle pleine, attendu que c'est la dernière représentation de la pièce. Demain, en matinée, première de "The World Against Her" dont on dit beaucoup de bien. C'est l'histoire d'une pauvre fille à qui l'on veut beaucoup d'une première pécuniale et qui se réhabilita victorieusement à force de droiture et de vertu. C'est merveilleusement la troupe Baldwin-Melville qui interprète cette œuvre. Nous lui prédisons un franc succès.

TULANE.

Le Tulane est en vogue cette semaine. Il est difficile de rêver un plus beau succès que celui du "Burgomaster", dont le poème et la musique sont si bien conçus que l'on ne sait si c'est une comédie ou une opérette. En voilà jusqu'à demain soir où nous aurons la première d'un opéra comique interprété avec talent par des artistes de grande valeur, notamment par Miss Marguerite Silva, dans l'opéra-bouffe intitulé la "Princesse Chic", une œuvre qui nous arrive précédée d'une brillante réputation. Miss Silva n'est pas seulement une jolie femme, mais une remarquable artiste qui sait faire applaudir ses deux scènes de premier ordre. C'est une véritable étoile qui s'est fait brillamment applaudir dans son rôle de la "Princesse Chic". A demain donc, première apparition de Miss Silva.

L'eau d'Abita est la meilleure! Pourquoi? Abita veut dire santé!

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12... Un an \$1.00... 6 mois \$0.50... 3 mois \$0.25...

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00... Un an \$1.00... 6 mois \$0.50... 3 mois \$0.25...

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos autres éditions, nous ne vendons que des exemplaires séparés. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

MANDATS-POSTAUX

Les agents peuvent faire leurs envois par MANDATS-POSTAUX ou YES SUB EXPRESS.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N.O.

Le 26 Commence le 17 Janv. 1901.

LA Faut de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

TROISIÈME PARTIE

SOUFRANCE DE VIVRE.

VII COURRIER DE FRANCE.

On s'emportait bientôt, les pieds devant comme il l'avait dit.

A côté, Pierre ne dormait pas. Il grelottait dans son lit. De peur ou de joie? De l'une et de l'autre peut-être. Au matin, le soleil levant glissa ses rais d'or par les fenêtres... effaçait de sa clarté rutilante la pénombre blafarde des veilles. Des reflets gais s'allumèrent, jouèrent sur les montants des lits. Le vide revenait. M. de Courtial s'était soulevé pour regarder son voisin endormi enfu dans la paix suprême. Mais la peur avait recouvert avec le drapeau le visage du petit soldat. Il ne vit pas Tiennet. Seulement il aperçut soudain, glissée sur le plauchier, la lettre qu'il avait lue... la lettre qui lui avait révélé un secret dont la valeur pour lui était inestimable. Le destinataire de cette lettre était mort. Elle pouvait tomber entre des mains étrangères... des mains indolentes. N'avait-il pas en quelque sorte, le devoir de la soustraire à la curiosité étrangère? Si. L'officier se pencha, la ramassa, se la mit sous son bras. Presque aussitôt, sous Thérèse s'approcha. Pierre songea: —Lorsqu'on emportera ce pauvre garçon, tout à l'heure, per-

sonne ne pensera à cette missive. Je la détruirai. La religieuse était venue près du lit. Elle tenait un vase et un peu de buis béni qu'elle posa sur un escabeau. Et recueillie, le visage douloureusement ému, devant la mort, elle se signa. VIII LE BONHEUR REVIENDRA-T-IL? La nouvelle que M. de Courtial avait apprise allait, mieux que tous les soins possibles, hâter son rétablissement. De bonne heure il se leva et sortit de l'hôpital. Il se sentait presque guéri. Ses forces revenaient déjà. On avait emporté le corps d'Antoine. Le pauvre petit soldat devait être enterré le lendemain seulement. Un officier étant décédé presque en même temps, les deux cercueils seraient descendus à la même heure dans la terre d'oubli. Pour l'officier, par le soins de l'autorité, une pierre tombale toute modeste serait faite. Pour le soldat, rien peut-être. On rejetterait simplement la terre dans le trou et il dormirait là en un coin perdu, comme tous les autres, mort anonyme. Non pourtant...

Tiennet, point mauvais garçon, avait su se faire des amis, des camarades plutôt. Deux soldats de sa compagnie, deux petits bretons aux cheveux blonds, aux yeux clairs et bleus, en convalescence à Suberbienville, résolurent de lui fabriquer une croix qui rappellerait son souvenir. Le matin du jour de l'enterrement, en errant autour d'une manutention, ils purent obtenir un couvercle de planche et une boîte de conserves vides. Ils revinrent près de la tente sous laquelle ils couchaient. Ils possédaient là un marteau, une cisaille et des clous. Ils s'assirent, tirèrent de leurs poches des couteaux à lame solide, avec lesquels ils fendirent les planches. Puis ils assemblèrent les morceaux, les clouèrent et réussirent à former une croix grossière. Ensuite ils enlevèrent le fond de la boîte de conserve, l'aplatirent, en firent une plaque métallique rectangulaire qu'ils posèrent sur une grande pierre. Alors, au moyen de trous percés les uns à côté des autres avec un clou, patiemment, ils dessinèrent des lettres plus ou moins régulières, mais qui arrivèrent néanmoins à faire cette inscription: ANTOINE TIENNET 17 juillet 1895 Cette plaque fut clouée sur la

croix. C'était touchant de voir ces deux pauvres petits soldats occupés à cette besogne pieuse. Ils parlaient tout en travaillant: —C'est bien ce que nous faisons là, Yvon, disait l'un. —Oai, Joël, oui, répondait l'autre. —Le bon Dieu nous en récompensera. —Assurément. —Et si c'était l'un de nous, on serait bien aise, pas, Yvon? de ne pas être fourré en terre sans rien qui rappelle votre nom ou votre souvenir... —On serait bien aise, oui, Joël. —Il a une mère, ce pauvre Tiennet; si nous avons la chance de revenir en France, nous autres et qu'on soit assez riche pour se payer le voyage de la Comité on ira lui dire à cette pauvre femme ce qu'on a fait pour son garçon. —On on le lui écrira. Joël. Ça coûtera moins cher et ça sera plus sûr. —Tas raison, Yvon. On a son adresse, pas vrai? —On l'a... Tu sais qu'il n'était pas fort pour l'écriture. Nous non plus, d'ailleurs. Pourtant une fois, c'est moi qui ai fait son enveloppe de lettre... —Eh bien, on y enverra un mot à la brave femme. —Oai. —Quelle ne pleure pas trop. On lui dira que son fils repose en un joli coin, dans de la verdure.

Et que nous y avons placé une croix sur le terre, une croix avec son nom... —Ça l'y sera une petite consolation de penser qu'on ne l'a pas enterré comme un chien. Il y eut un silence. Les deux soldats songeaient à des choses tristes. Dans leurs yeux clairs, une brume paraissait. Enfin l'un murmura ces mots qui étaient l'écho de leurs pensées: —Et si l'un de nous à présent s'en allait l'autre recommencerait pour lui ce qu'on vient de faire pour le comtois, pas vrai, Yvon? —C'est juré, Joël. Leur croix finie, ils alignèrent la partie inférieure de façon à pouvoir l'enfoncer solidement dans le sol. Joël dit encore: —Tout de même, Yvon, vaudrait mieux avoir ses os en terre bretonne! —Tout de même... Joël... murmura l'autre, réveur. L'enterrement eut lieu le soir. Un cimetièrre avait été formé non loin de l'hôpital sur une hauteur. Des bouquets d'arbres, de distance en distance, mettaient la gaieté de leurs verdure sur le sol triste. Quand le soleil déclina, que ses rayons obliques, comme rouges de sang, rasèrent les cimes des collines lointaines, le cortège funèbre se mit en marche. Les cercueils, préalablement

déposés sur des tréteaux, à l'entrée de l'hôpital, attendaient l'un était couvert d'un drapeau d'officier, l'autre d'une veste de grosse drap de troupe... Plus dessus, quelques drapeaux tricolores étaient jetés... Les troupes de l'escorte s'avancent sans bruit. Le silence est poignant, solennel. Des officiers se découvrent respectueusement. Des chasseurs d'Afrique, aigüés en rangs, luent du sabre. Une compagnie de tirailleurs porte les armes. L'aumônier apparaît soudain au seuil de l'hôpital. Il s'approche des cercueils, il étend les bras pour une bénédiction d'adieu et nettement, en scandant ce que mot, il récite les prières-morts. Dans le soir calme et doux, vant ce spectacle, une émot terrible étreint les cœurs... Le recueillement est gêné il a quelque chose de solennel d'imposant... Les prières achevées, le cortège se met en marche lentement vers le cimetièrre improvisé. Le chemin est étroit et grimpé lacets. On arrive en haut. Le soir tombe. La lune rouge s'éteint, fait place à la lumière grise et terne. Il est ble que des cendres s'abais du ciel, flottent dans l'atmosphère. Les lointains se perdent. Deux fosses sont creusées à côté de l'autre. Une o